

KAREN  
MESSING

# LES SOUFFRANCES INVISIBLES

Pour une science du travail  
à l'écoute des gens



*écosociété*







## LES SOUFFRANCES INVISIBLES



Karen Messing

# LES SOUFFRANCES INVISIBLES

Pour une science du travail  
à l'écoute des gens

*Traduit de l'anglais (Canada)  
par Marianne Champagne*

*écosociété*

Coordination éditoriale: David Murray  
Illustration de la couverture: Marianne Ferrer  
Maquette de la couverture: Catherine d'Amours, Nouvelle Administration  
Typographie et mise en pages: Yolande Martel

L'édition originale de ce livre a été publiée en 2014 par Between the Lines (Toronto, ON) sous le titre *Pain and Prejudice: What Science Can Learn about Work from the People Who Do It*.

© Les Éditions Écosociété, 2016, pour l'édition française  
© Between the Lines, 2014

ISBN 978-2-89719-272-3

Dépôt légal: 3<sup>e</sup> trimestre 2016

Ce livre est disponible en format numérique

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec  
et Bibliothèque et Archives Canada**

Messing, Karen, 1943-

[Pain and prejudice. Français]

Les souffrances invisibles: Pour une science du travail à l'écoute des gens

Traduction de: Pain and prejudice.

Comprend des références bibliographiques.

ISBN 978-2-89719-272-3

1. Hygiène industrielle. 2. Rayonnement – Toxicologie.

I. Titre. II. Titre: Pain and prejudice. Français.

RC967.M4814 2016

613.6'2

C2016-941232-6

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Programme national de traduction pour l'édition du livre, une initiative de la *Feuille de route pour les langues officielles du Canada 2013-2018: éducation, immigration, communautés*, pour nos activités de traduction.

Les Éditions Écosociété reconnaissent l'appui financier du gouvernement du Canada et remercient la Société de développement des entreprises culturelles (SODEC) et le Conseil des arts du Canada de leur soutien.

Gouvernement du Québec – Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres  
– Gestion SODEC.

  

 Canada Council  
for the Arts  Conseil des arts  
du Canada



## TABLE DES MATIÈRES

Avant-propos . . . . .	9
1. Les travailleurs d'usine . . . . .	17
2. Le monde invisible du nettoyage . . . . .	34
3. Debout immobiles . . . . .	68
4. Le cerveau des travailleurs à bas salaire. . . . .	91
5. Le travail d'équipe, une réalité invisible. . . . .	110
6. Violation de domicile. . . . .	127
7. Des enseignantes et des chiffres . . . . .	148
8. Devenir une scientifique. . . . .	166
9. Sur les crabes, la douleur et le scepticisme des chercheurs . . . . .	183
10. Les orteils d'un statisticien et le fossé empathique dans la littérature scientifique . . . . .	199
11. Des chercheurs à l'écoute ?. . . . .	213
Index . . . . .	227



## AVANT-PROPOS

EN SANTÉ DU TRAVAIL, bon nombre de chercheurs et chercheuses<sup>1</sup> n'ont en fait jamais l'occasion de discuter avec les personnes qui souffrent des maux d'origine professionnelle sur lesquels ils se penchent; la recherche les confine dans leurs laboratoires, loin des ateliers de l'usine. Pour ma part, j'ai eu la chance d'être plongée pendant 37 ans dans le monde du travail; j'ai pu voir, entendre, sentir et toucher ces environnements qui rendent malade.

À mon arrivée à l'Université du Québec à Montréal (UQAM) en 1976, son département de sciences biologiques n'existait que depuis sept ans. Poussé par l'effervescence politique des années 1960 et de la Révolution tranquille, le Québec avait décidé de fonder une université publique. Au moment où on m'a embauchée, certains professeurs et administrateurs avaient

---

1. [NdA] En prenant connaissance de (l'excellente) traduction de mon livre, j'ai été confrontée à une différence français-anglais. Le mot anglais *worker* est épicène, tout comme *cashier* et *teacher*. Ne voulant pas inutilement alourdir le texte, j'ai demandé qu'on applique une sorte de règle de la majorité, où le genre du terme employé représente celui de la plupart des personnes désignées. C'est ce qui explique que de manière générale, les termes seront féminisés. Notons par ailleurs que j'ai profité de cette traduction pour effectuer quelques mises à jour et clarifier certains détails. Aussi, dans la mesure du possible, les citations de travailleurs et travailleuses qui s'étaient exprimés en français au départ sont ici présentées dans leur formulation originale (et non pas retraduites).

persuadé les responsables de l'établissement qu'il fallait faire quelque chose pour les « groupes sociaux non traditionnellement desservis par les universités », autrement dit les syndicats, les groupes de femmes et les groupes communautaires. Après négociations, l'UQAM a promis de payer ses professeurs pour étudier les sujets auxquels ces groupes s'intéressaient. L'université a mis en place un service aux collectivités et même recruté des coordonnateurs chargés de faire le lien entre les professeurs et les besoins de la communauté<sup>2</sup>.

Un jour, ceux-ci sont venus au département et ils nous ont demandé si quelqu'un parmi nous aimerait servir de personne ressource. Ma collaboratrice et amie Donna Mergler, professeure en physiologie, m'a encouragée à m'engager ; elle-même animait déjà des séances de formation sur les risques pour la santé associés au bruit et à l'amiante. Sans voir du tout en quoi mon doctorat en génétique moléculaire des organismes inférieurs pourrait s'avérer directement utile à la collectivité, j'ai donné mon nom. Quelques mois plus tard, les coordonnateurs m'ont appelée pour me dire qu'ils avaient été contactés par les ouvriers d'une raffinerie exposés à des sources d'émissions radioactives, qui avaient besoin d'une généticienne. Ma carrière a pris alors un tournant irréversible.

Au fil des années qui ont suivi, Donna et moi avons établi un programme de recherche en santé au travail et en santé environnementale avec la participation des groupes communautaires. En 1990, nous avons fondé le CINBIOSE<sup>3</sup>, un

---

2. L'entente a été élaborée par Michel Lizée, employé de l'université; les mesures de protection qu'il y a brillamment intégrées ont garanti la pérennité de la convention au fil des ans, en dépit de fréquentes attaques, et permis son évolution. À l'heure où j'écris ces lignes, l'entente est en vigueur depuis quarante ans, et elle s'est étendue pour inclure une autre confédération syndicale. Un accord similaire a été passé quatre ans plus tard avec des groupes de femmes, lui aussi toujours en vigueur. Pour une présentation de l'entente, voir Donna Mergler, « Worker Participation in Occupational Health Research: Theory and Practice », *International Journal of Health Services*, vol. 17, n° 1, 1987, p. 151-167. Pour en savoir plus sur les projets récents et pour un aperçu des activités d'aide aux collectivités, voir <[www.actualites.uqam.ca/2014/4306-sac-linterface-entre-chercheurs-groupes-sociaux](http://www.actualites.uqam.ca/2014/4306-sac-linterface-entre-chercheurs-groupes-sociaux)>.

3. Centre de recherche interdisciplinaire sur la biologie, la santé, la société et l'environnement, aujourd'hui dirigé par Cathy Vaillancourt.

centre de recherche multidisciplinaire qui a pu soutenir d'autres chercheuses aux intérêts semblables, tout aussi sensibles aux préoccupations de la communauté.

Inspiré entre autres par le programme de l'UQAM, Marc Renaud, alors nouveau directeur d'une organisation gouvernementale québécoise qui accordait des subventions de recherche en santé<sup>4</sup>, a décidé d'offrir aux scientifiques un programme sans comparaison avec les autres formes de soutien public alors proposées. Les subventions iraient à des partenariats entre l'université et la communauté sur présentation d'un projet conjoint de recherche. Pour s'assurer que les scientifiques restent à l'écoute des groupes communautaires, le contrôle des fonds irait à ces derniers ou encore à une organisation coordonnatrice. On trouverait aussi une représentation communautaire au sein du comité d'examen par les pairs chargé d'évaluer les propositions.

Le CINBIOSE a reçu un appel du service aux collectivités, suggérant que le centre se porte candidat. Dès lors et durant quinze ans, jusqu'à ce que le programme soit supprimé, nous avons reçu beaucoup d'argent en soutien à notre partenariat avec les comités de femmes et les comités de santé et de sécurité du travail des trois principales confédérations syndicales du Québec. Le partenariat mis en place a d'abord réuni des ergonomes, des sociologues et des juristes, ainsi que six représentants syndicaux. Nous l'avons nommé *L'invisible qui fait mal*, parce que les risques pour la santé des femmes en milieu de travail sont souvent moins impressionnants et moins évidents que les dangers liés au travail masculin. Ce partenariat a soutenu des dizaines de projets de recherche et d'interventions. Nous avons produit un livre sur l'ergonomie et le travail des femmes que plusieurs syndicats européens ont fait traduire en six langues, tout en rédigeant un document d'orientation des Nations unies sur le genre et la santé au travail<sup>5</sup>. Nos

---

4. Le Conseil québécois de recherche sociale, aujourd'hui dissous.

5. Karen Messing (dir.), *Comprendre le travail des femmes pour le transformer*, Bruxelles, Institut syndical européen, 1999; Karen Messing et Piroška Ostlin, *Gender Equality, Work and Health: A Review of the Evidence*, Genève, Organisation mondiale de la Santé, 2006, <[www.who.int/gender/documents/Genderworkhealth.pdf](http://www.who.int/gender/documents/Genderworkhealth.pdf)>.

juristes ont soutenu la mise en place de nouvelles lois et le respect de la législation existante en santé du travail.

Dans mes recherches, j'ai bénéficié d'un riche réseau de soutien, fort et actif, favorable aux intérêts des travailleurs. C'est pourquoi, malgré mon appartenance au monde universitaire, j'ai pu me mettre à l'écoute des salariés qui me racontaient leurs histoires, et qui m'ont aidée à les comprendre. J'ai pu constater les effets que le manque de respect et de compréhension à leur égard – de la part des employeurs, des scientifiques et du public en général – avait sur leurs conditions de travail, et par voie de conséquence sur leur santé. Libérée de certaines contraintes propres à l'appareil scientifique, j'ai compris en quoi le scepticisme sur la douleur des travailleurs et travailleuses influence et même modèle le champ universitaire de la recherche en santé au travail.

Le contexte dans lequel nous avons pu établir ces liens est disparu. Dans les organismes subventionnaires qui appuient la recherche et au sein des comités d'évaluation par les « pairs », le gouvernement conservateur du Canada a substitué aux représentants communautaires des porte-parole de l'industrie. Attendons de voir si le nouveau gouvernement libéral restaurera le peu d'apport communautaire qu'il y avait auparavant. La Faculté des sciences de l'UQAM a cessé de parrainer notre centre de recherche CINBIOSE et nous a reléguées à la Faculté de communication. Notre bailleur de fonds provincial a fermé ses portes et son successeur a jugé que nos publications, trop appliquées, manquaient de visibilité dans les « bonnes » revues scientifiques. Dans ces conditions, il ne sera pas facile pour nos successeurs d'enjamber le fossé qui sépare l'université du travail à faible revenu, que j'appelle le « fossé empathique » et qui caractérise une incapacité ou un refus des scientifiques et des décideurs de se mettre à la place des travailleurs et travailleuses.

En 2008, après avoir pris ma retraite du monde de l'enseignement, j'ai néanmoins poursuivi mes recherches, et je dirige encore des étudiantes de cycle supérieur. Ce livre relate pour une bonne part ce que les travailleurs m'ont appris sur leur travail, leur santé et leur vie. Je tente de montrer en quoi l'écart en matière d'expérience et d'intérêts qui sépare les salariés à faible revenu des classes plus privilégiées affecte leur

santé et le discours scientifique qui s'y rattache, au détriment de la qualité scientifique, de l'intérêt public et même des profits des entreprises.

Je relate également comment j'ai été confrontée à la réalité professionnelle de ceux et celles qui évoluent au bas de l'échelle sociale, sans oublier de mentionner à quel point les employeurs et la population sont ignorants sur ces questions. J'ai fini par comprendre que tout ce que j'avais appris à l'université et auprès de mes collègues était souvent inadéquat pour interpréter les effets sur la santé d'un travail mal rémunéré. Et je tenterai de montrer que, ignorant en bonne partie les véritables conditions de travail, la science de la santé au travail ne rend pas bien compte de l'ensemble des risques à la santé.

Dans une dernière partie, je tenterai de poser sur mon propre champ universitaire un regard plus critique. Les chercheurs en santé au travail manquent-ils tout simplement d'empathie envers les gens de statut social inférieur? Ou y a-t-il à l'œuvre des problèmes de nature foncièrement structurelle? Quant à moi, je pense que notre formation de scientifiques, notre attitude « personnelle » envers les travailleurs, nos intérêts économiques et sociaux s'entremêlent dans un jeu complexe d'effets réciproques. Bien que ne disposant pas d'une expertise particulière en science politique ou en économie me permettant de démêler ces interactions, je sais toutefois que les scientifiques que nous sommes pourraient aider davantage à améliorer la santé au travail. Dans l'ultime chapitre du livre, je présente plusieurs réussites qui laissent entrevoir des pistes de changement.

Mais avant d'envisager des solutions, il me faut raconter comment j'ai vécu l'expérience du fossé existant entre les travailleurs et les scientifiques, et comment mes collègues, mes étudiantes ainsi que les travailleurs et travailleuses rencontrés sur ma route m'ont aidée à le franchir.

Ce livre doit beaucoup à mes étudiants et à tous ceux et celles qui ont collaboré au sein de mon équipe, et dont je me suis d'ailleurs librement inspirée. Ils seront tous cités dans ce texte, mais je tiens cependant à remercier expressément : Donna Mergler, Ana María Seifert et Nicole Vézina, qui m'ont appris à faire de la recherche en santé au travail dans le respect

des travailleurs et travailleuses, ainsi que les autres personnes œuvrant au centre CINBIOSE, dont Johanne Leduc et Marie-Ève Thibault; Katherine Lippel, qui m'a ouvert les yeux sur la complexité des politiques de santé au travail; Stephanie Premji et Jill Hanley, qui ont nourri mes observations sur les multiples façons dont les conditions de travail des immigrants affectent leur santé; France Tissot, Stephanie Premji et Susan Stock, qui ont travaillé avec moi sur les inégalités cachées dans l'analyse épidémiologique; Carole Gingras, Lucie Dagenais, Jocelyne Everell, Céline Charbonneau, Nicole Lepage, Micheline Boucher, Pierre Lefebvre, Marie-France Benoit, Ann Potvin, Ghislaine Fleury, Gisèle Bourret, Michelle Desfonds, Sylvie de Grosbois, Martine Blanc et Sylvie Lépine, entre autres, qui m'ont aidée encore et encore à comprendre les besoins des travailleurs et de leurs syndicats; ma reconnaissance va également à Florence Chappert de l'Agence nationale pour l'amélioration des conditions de travail en France, qui me donne des raisons d'espérer. Je remercie aussi bien sincèrement (dans le désordre) certains de ces courageux et courageuses scientifiques amies, alliées des travailleurs, qui m'ont encouragée et inspirée: Barbara Silverstein, Laura Punnett, Hester Lipscomb, Céline Chatigny, Cynthia Cockburn, Patrizia Romito, Annie Thébaud-Mony, Laurent Vogel, Maria De Koninck, Jeanne Stellman, Jim Brophy et Margy Keith, Romaine Malenfant et Robert Plante, Ghislaine Doniol-Shaw, Danièle Kergoat, Catherine Cailloux-Teiger, Ruth Hubbard et Åsa Kilbom. Ma gratitude va également aux nombreuses personnes rencontrées sur leur lieu de travail qui se sont généreusement prêtées à nos observations et qui nous ont expliqué ce que nous ne pouvions pas voir.

Je tiens à remercier plus singulièrement Melissa Wakeling, du lieu historique national de Glanmore à Belleville en Ontario, pour la citation en épigraphe présentée au chapitre 6, Donna Vargas pour les renseignements fournis sur la Montreal Day Nursery (chapitre 8), et Chantal Lavigne de Radio-Canada pour avoir partagé de bon cœur ses résultats de recherche sur le corps enseignant (chapitre 7).

J'ai eu la chance d'être soutenue dans mon projet par les Scribblers: le regretté Martin Kevan (tu nous manques),



Barbara Scales, Ana María Seifert et Pierre Sormany. Pat Armstrong de l'Université York et ses étudiants de cycle supérieur m'ont été d'une grande aide, notamment Suzanne Day. Merci à Katherine Lippel, Harry Glasbeek, Cathy Walker et Daood Aidroos pour leurs commentaires fort pertinents sur divers segments du livre. Amanda Crocker, mon éditrice chez *Between the Lines*, ainsi que mon réviseur Cameron Duder m'ont tous deux apporté de judicieuses suggestions en vue d'améliorer le manuscrit. Si je n'ai pas suivi tous leurs conseils, je les ai tous appréciés. L'œil de lynx de Marianne Champagne, la traductrice, a permis de corriger plusieurs erreurs présentes dans le manuscrit original. Je remercie aussi Fannie Mathieu, Loïc Robidoux et Claudine Vézina pour leur aide à la traduction de certaines phrases techniques. Merci à Gloria Steinberg qui m'a appuyée jusqu'au bout, ainsi qu'à ma merveilleuse famille et belle-famille pour tout leur amour et leur soutien. Et bien sûr, merci à Pierre pour l'aide et les encouragements qu'il m'a prodigués dans ce projet, dans la recherche et dans ma vie.



## CHAPITRE PREMIER

# Les travailleurs d'usine

UN JOUR QUAND J'ÉTAIS PETITE, mon père m'a emmenée passer la matinée à l'usine où il travaillait comme cadre. À ma plus grande joie, il m'a autorisée à m'asseoir à la chaîne de montage pour regarder les femmes assembler les radios en production. Elles devaient souder des fils rouges, bleus et jaunes au bon endroit sur chacun des appareils. Les ouvrières m'ont même laissée jouer avec les fils de couleur tandis que mon père faisait ses affaires. Cela m'a tenue occupée quelque temps, mais ensuite j'ai quitté ma chaise et je suis allée le voir dans son bureau. Une question me trottait dans la tête.

— Est-ce qu'elles ne s'ennuient pas à la longue, à faire la même chose toute la journée ?

— Non, m'a-t-il répondu. Elles ne sont pas aussi intelligentes que toi, Karen.

J'étais sans voix. Mon père m'affirmait que ces femmes adultes étaient moins éveillées que moi, une fillette qui avait sa petite idée quant au rang inférieur qu'elle occupait dans la société. Ce qu'il disait paraissait peu plausible, pourtant il avait l'air sûr de lui. J'ai longuement retourné ses propos dans ma tête, et je ne les ai jamais oubliés.

Bien des années plus tard, par un concours de circonstances, j'allais en venir à penser qu'il s'était peut-être trompé sur l'intelligence des ouvrières. À l'âge de 17 ans, j'ai été

temporairement exclue de mon université pour une bêtise sans conséquence, et j'allais devoir attendre trois mois avant de reprendre mes cours. J'ai posé ma candidature pour travailler en librairie et dans plusieurs restaurants, avant d'être finalement embauchée comme serveuse dans une cafétéria bien connue pour ses repas express du midi. Je devais fournir à chaque client un plateau, une serviette et des couverts, prendre sa commande et la crier au personnel de cuisine avec le bon nom de code pour chaque préparation, sans en oublier les détails (un spécial pas de vert, un burger New York...). Pour chacune des assiettes proposées, une dizaine environ, je devais servir le bon accompagnement ou les bons condiments. Si le plat avec toutes ses garnitures apparaissait en temps voulu à la fenêtre de la cuisine, je devais l'apporter au bon client. Sinon, je devais négocier avec les commis de cuisine en composant au mieux avec les récriminations du client et l'impatience du chef Henry, un bonhomme pas très rassurant que mes demandes agaçaient.

J'étais une très mauvaise serveuse. Les femmes qui servaient au comptoir depuis plusieurs années arrivaient à gérer les commandes de quatre clients en même temps. Bing bang bing bang! faisaient les plateaux sur le comptoir et les plats et les couverts sur les plateaux. Personnellement, je n'ai jamais su jongler avec plus de deux clients à la fois. Et, humiliation suprême pour une étudiante de l'*Ivy League*, le plus grand obstacle n'était pas physique, mais mental. J'étais franchement incapable de surmonter le défi cognitif qui consistait à retenir les commandes en détail et à en suivre la progression pour plus de deux personnes en même temps. Beverly, une fille de mon âge recrutée juste avant moi, a été d'un grand réconfort. Elle m'a confié des petits trucs qu'elle avait mis au point, comme d'oublier le persil sur un œuf quand il y avait beaucoup de clients en attente. Et c'est en apprenant à la connaître que mes doutes se sont définitivement envolés sur le fait qu'on pouvait être à la fois de la classe ouvrière et intelligent. Si elle présentait tous les stigmates de la pauvreté (mère seule à 17 ans, elle avait des dents en moins, elle parlait mal, etc.), Beverly était aussi vive d'esprit que moi, sinon plus. Nous nous sommes beaucoup amusées à rire des gérants et des employés de cui-

Faites circuler nos livres.  
Discutez-en avec d'autres personnes.  
Si vous avez des commentaires, faites-les nous parvenir ;  
nous les communiquerons avec plaisir aux auteur.e.s  
et à notre comité éditorial.

## *écosociété*

LES ÉDITIONS ÉCOSOCIÉTÉ  
C.P. 32 052, comptoir Saint-André  
Montréal (Québec) H2L 4Y5  
ecosociete@ecosociete.org  
www.ecosociete.org

### **NOS DIFFUSEURS**

CANADA  
Diffusion Dimedia inc.  
Tél. : (514) 336-3941  
general@dimedia.qc.ca

FRANCE ET BELGIQUE  
DG Diffusion  
Tél. : 05 61 000 999  
adv@dgdiffusion.com

SUISSE  
Servidis S.A  
Tél. : 022 960 95 25  
commandes@servidis.ch